

Marcus Malte

Carnage, constellation



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Marcus Malte

Carnage, constellation

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage a paru aux Éditions du Fleuve Noir en 1998.

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Né en 1967 à La Seyne-sur-Mer, Marcus Malte est devenu en quelques années l'un des auteurs les plus novateurs et remarquables du roman noir français. Styliste impeccable, auteur également pour la jeunesse et talent souvent primé, il a notamment écrit *Et tous les autres crèveront*, *La part des chiens*, *Intérieur nord* et *Garden of Love*.

*À Milome,
sans qui rien ne serait.*

PROLOGUE

HISTOIRE DE CÉSARIA

Césaria a mal aux seins, ce soir. Comme chaque soir, quand la lune est pleine. On dit que ça agit sur les femmes enceintes. Peut-être. Mais Césaria n'attend pas d'heureux événement. Rien qu'on puisse qualifier d'heureux. Elle attend le client. L'enculé qui s'ignore, le tordu, le vicelard, il y en a même qui sont réellement amoureux — et fidèles. C'est pas pour ça que c'est moins cher. Césaria n'est pas une gonzesse.

Il trouvait que ça faisait chic, ce prénom, exotique et doux, sensuel, mystérieux, que ça appelle l'amour comme les louves appellent les loups. Césaria. Un trav', c'est brésilien ou ça n'est pas. On aime à se faire sucer sur la plage, Rio, sur un air de samba ou la voix chaude de Gilberto Gil. En fermant les yeux, on a tout. Césaria a une bouche superbe, qui s'est insinué une fois en elle ne peut pas l'oublier. Mettons qu'elle soit une fille d'Ipanema, Césaria. Si elle avait pu choisir.

Dieu l'a faite homme. Elle a tendance à croire que c'est la seule erreur qu'il ait commise. Elle lui pardonne. Elle prie le matin, chaque matin, au

petit jour, après la dernière passe, quand elle s'allonge pour rien d'autre que pour dormir. Une prière à sa façon, peu orthodoxe parce qu'elle n'a jamais appris. La foi lui est entrée dans le cœur comme une dent de requin le jour où sa mère est morte. Il a placé deux moignons de bougies dans deux sous-tasses, de chaque côté du lit, et il est tombé à genoux. Les mots sont venus tout seuls. Le cadavre commençait à sentir.

C'était l'été de ses quatorze ans, lorsqu'elle s'appelait encore... qui s'en soucie ? Le prénom que sa mère lui avait donné. Mais sa mère était morte, et depuis elle a oublié — qui s'en soucie du moment que ses lèvres sont douces et qu'elle bouge comme il faut bouger ? Il a soufflé les deux bougies et il est parti.

Seul, à quatorze ans, c'est l'Assistance, la DDASS, les foyers, des trucs comme ça. Les frères Valériano lui avaient souvent raconté, en bas, dans la cage d'escalier. Il n'a pas hésité longtemps. Il s'est tiré sans rien dire à personne. D'ailleurs, il n'était pas seul puisque Dieu, maintenant, le serrait fort contre sa poitrine. Tant pis pour son CAP de mécanique. La mécanique, il s'en foutait. La première nuit, il a dormi sur un banc. Heureusement que c'était l'été. La deuxième, troisième et quatrième aussi. La cinquième, il est tombé sur Casper. Pas le fantôme, mais presque.

Il venait juste de s'endormir et il rêvait que le gorille s'échappait de sa cage et se jetait sur lui pour l'étrangler — il avait passé tout l'après-midi au zoo, à ramasser les cacahuètes que les touristes laissaient tomber. Il s'est réveillé la bouche grande

ouverte, à chercher l'air. Ce n'était pas un rêve. La main de Casper était plus large que celle du gorille, avec des bagoues énormes à chaque doigt. Il en a gardé longtemps les marques autour du cou.

« Qu'est-ce que tu fous ici ? Ici, c'est mon banc ! Ici, c'est ma place, face de rat ! »

Deux taches blanches, laiteuses, au plus profond d'un ciel opaque. Les yeux de Casper. Penché sur lui, sa gueule à un souffle près, l'haleine du Diable. Césaria ne s'appelait pas encore Césaria. Il fait oui, oui, oui, de la tête. Il peut à peine bouger, la gorge broyée par la main de Casper, le fantôme échappé du zoo. Il cherche l'air, puis s'évanouit.

Quand il a rouvert les yeux, il faisait jour. Casper le regardait. Son premier réflexe a été de foutre le camp, mais Casper a lancé sa main pleine de chevalières et il n'a rien pu faire. Il a bien failli pleurer, de frayeur et d'impuissance, et parce qu'il avait mal. Casper lui serrait le bras dans un étau et sa gorge le brûlait à chaque déglutition. Comme s'il avalait un œuf dur, entier, avec des éclats de coquille.

En quelques mots, Casper a mis les choses au clair. Ce sera comme ça, comme ça et comme ça. Puis il a lâché son bras. Césaria aurait pu partir. Césaria est resté.

Casper était une mine. Il lui a tout appris, tout ce qu'un homme doit connaître pour survivre sans toit, sans travail, sans famille, sans identité. « Je suis libre ! » disait souvent Casper, et il avait l'air de le croire. Césaria lui a montré le coup des cacahuètes, au zoo. Ils ne se sont plus quittés.

Les autres clodos, pauvres tarés, riaient sous cape. Casper le solitaire s'était trouvé une petite femme. Casper et sa poupée. Casper et son mignon. Ils riaient pas trop fort parce qu'ils connaissaient la poigne de Casper et le couteau de chasse à lame dentelée qu'il gardait toujours dans la poche intérieure de son imper. D'ailleurs, Césaria et lui ne les fréquentaient pas. Dans les rares occasions où Casper parlait de leurs soi-disant « frères », c'était avec un rictus de dégoût. « Ces esclaves », il disait. Il parlait pas beaucoup. Il devait se croire vraiment libre, et peut-être qu'au fond c'était vrai. Il n'était pas comme eux. Il crachait sur eux, sur leur misère, sur leur résignation, sur leur dépendance malade, leur asservissement à l'alcool, prêts à ramper comme des limaces pour un litron de gros rouge. Il vomissait leur soumission.

Casper ne buvait pas et Césaria buvait chacune de ses paroles. Casper était assis à la droite de Dieu.

Ils avaient vite appris, tous les deux, à se partager les tâches. Efficaces. Chacun sa spécialité. Pour Casper, c'était les carrefours. Quand un pauvre pékin bloqué au feu rouge entendait taper à la vitre de sa bagnole et tournait la tête, quand il voyait ces yeux froids braqués sur lui, c'était déjà joué. Casper donnait encore deux petits coups, pour la forme, avec l'une de ses chevalières. Le pékin terrifié était déjà en train de se fouiller tandis que se baissait la vitre automatique. Tant qu'il n'avait pas son compte, Casper ne dégageait pas. Il restait là, la paume ouverte, avec une pièce qui avait l'air minuscule, ridicule, au milieu, entre

toutes les bagouses. L'autre paniquait, raclait les vide-poches, et tout l'argent du futur péage y passait. Avec les femmes, c'était encore plus facile. Il y en a même une, un jour, qui lui a carrément lancé son porte-monnaie. Casper le lui a rendu après l'avoir délesté d'un billet de cent qui sentait le neuf.

Casper ne faisait pas la manche. Casper ne mendiait pas. On sentait bien que cela n'avait rien à voir avec la pitié ou la charité, ou des conneries de ce genre. On sentait bien, parce que ses yeux froids nous le faisaient bien sentir, que c'était plus fort et plus profond que cela. Une dette. Quelque chose qu'on lui devait, qu'on lui a toujours dû et qu'on lui devra toujours et de plus en plus. La liberté aussi est sujette à l'inflation.

Césaria commença à se servir de sa jolie petite gueule. Son sourire encore infantile et ses dents incroyablement blanches. Son domaine de prédilection, c'étaient les églises et les supermarchés. Le dimanche, il assistait à la messe, intégralement. Il choisissait un banc du fond pour avoir une vue d'ensemble de l'assemblée. Assis là, dans l'ombre, il avait tout loisir, entre deux prières, de repérer ses proies. Parmi toutes les dévotes, il sélectionnait les moins ingambes, les croulantes, les impotentes, celles qui avaient du mal à se lever même quand le rite l'exigeait. À la fin de l'office, il les attendait. Il leur prenait le coude, d'autorité, et les aidait à descendre les quelques marches du perron. Tout sourire et humilité. Encore remplies de la ferveur divine, les vieilles bigotes n'y résistaient pas. Monnaie. Paye. Ta place au Ciel achète-

la, réserve-la, qu'elle soit bien chaude quand dans pas longtemps ton vieux cul fripé viendra s'y loger à jamais. Les deux pochards qui tendaient leur sébile à la sortie ne voyaient pas ça d'un très bon œil. Mais, maintenant, ils connaissaient Césaria. Ils connaissaient Casper, sa poigne et sa lame d'acier. Ils grappillaient les restes.

Pour le supermarché, c'était à peu de chose près le même manège. Le troisième âge, encore. Posté sur le parking, Césaria les repérait quand ils rentraient en poussant leur chariot vide. Lorsqu'ils ressortaient, Césaria se précipitait, poussait le chariot plein, chargeait les sacs en plastique dans le coffre de la 406 et la pièce du caddie, c'est lui qui la récupérait. Tout simple. Au fond, ça lui faisait plaisir de venir en aide aux plus faibles, de les soulager. Il sentait confusément qu'il aurait pu faire encore plus pour eux. Les vieux messieurs, surtout. Troublés, leur regard humide. Certains d'entre eux qui l'auraient bien fait monter dans leur voiture, dans leur appartement, dans leur lit qui puait l'avachi et le médicament. S'ils avaient osé. Une dernière joie. Un dernier plaisir pour sortir de cet enfer la lance en l'air dans la main d'un ange. Césaria avait ce beau visage de fille, délicat, qu'on peut avoir envie de lacérer. En sortant du parking, il lançait un clin d'œil aux vigiles et leurs clébardes montraient les crocs.

Un style tout à fait différent de celui de Casper, mais, au bout de six mois, il ramenait autant. Plus les cacahuètes.

Ça a duré deux ans. Ils partageaient tout. À la belle saison, ils couchaient dehors. Quand la tem-

pérature baissait, ils s'aménageaient une bicoque dans un terrain vague ou un chantier en interruption. Quatre planches, une plaque de tôle ondulée, une caisse retournée, deux matelas moisis arrachés aux dents des rats et voilà. Quelquefois, la nuit, Césaria avait envie de partager le même matelas. Se blottir contre le large corps de Casper, tout contre, sous son imper, avoir son front piqué par les poils rêches et roux de sa barbe de six jours. Tant pis pour l'odeur, on s'y fait. S'il avait osé.

Ils ont débarqué à trois. Un soir de la seconde année, ça devait être à l'automne parce que des feuilles mortes traînaient dans la bicoque. Des gars du Nord qui descendaient au Sud, sûrement pour chercher un peu de chaleur. Arrivés en ville depuis moins de quinze jours. Ils ne savaient pas qui était Casper.

Casper n'était pas là. Césaria était seul dans la baraque en train de faire chauffer une boîte de raviolis. C'est toujours lui qui préparait la bouffe. Il n'était pas obligé, ça lui faisait plaisir. Quand il a entendu les pas, il a d'abord cru que c'était Casper qui revenait. Puis il a entendu un rot, énorme, dégueulasse, répercuté par la tôle au-dessus de sa tête. Il s'est arrêté de touiller. Le premier a passé sa gueule hirsute derrière le rideau ; il a regardé Césaria, il s'est foutu à rire. Ils sont entrés.

Césaria ne s'est même pas débattu. Il venait d'avoir seize ans et ils étaient pleins de bière. Des gars du Nord. Ils devaient pas avoir trempé leur queue depuis des mois et des mois, peut-être des années, parce qu'ils ont remis ça au moins deux

fois chacun. Tous les trois. En moins d'une demi-heure.

Quand Casper est rentré, il l'a trouvé assis sur le matelas, cul nu, les genoux repliés contre sa poitrine. Un peu de sang avait coulé.

Il n'a rien dit, Casper. Si. Il a juste dit : « Qui ? » Mais beaucoup plus tard. D'abord, il est resté debout, à l'entrée, à le regarder, à regarder les raviolis étalés par terre, la caisse renversée, les deux assiettes, les couverts, à le regarder, lui, encore. Césaria osait à peine lever la tête. Il avait honte. Il a cru voir une larme trembler à l'orée des yeux froids. Mais il faisait sombre, juste le réchaud à gaz avec ses petites flammes blondes, bleutées, il a pu se tromper. Puis Casper a pris sa propre couverture et l'a consciencieusement enveloppé dedans, des pieds jusqu'au cou. Il a fait chauffer de l'eau dans une casserole et il a préparé du thé. Il a obligé Césaria à boire, tout doucement mais ferme, jusqu'au bout, la dernière goutte. C'était presque bouillant. Sa main large lui soutenait la nuque. Il s'est assis aussi, à côté. Il a bu. « Qui ? » il a demandé.

Quelques jours plus tard, des gamins qui jouaient sont tombés sur un bras, par terre, pas loin de la voie ferrée. Les flics ont fouillé le périmètre pour essayer de retrouver le reste. Au bout du troisième bras, ils ont vraiment commencé à se poser des questions. Finalement, ils n'en ont retrouvé que cinq, en tout, disséminés sur plus d'un kilomètre à la ronde. Pour trois têtes et des morceaux de bidoche qui ne ressemblaient plus à grand-chose. Ils en ont conclu qu'un des trois cadavres

devait être manchot. Le Paris-Vintimille leur était passé dessus sans même s'en apercevoir. L'autopsie n'a pas dû être une partie de plaisir, mais ils ont quand même pu certifier que les trois types étaient déjà morts lorsqu'ils se sont fait écrabouiller. La gorge tranchée par un couteau à lame dentelée. Personne n'a réclamé les corps. Vu ce qu'il en restait.

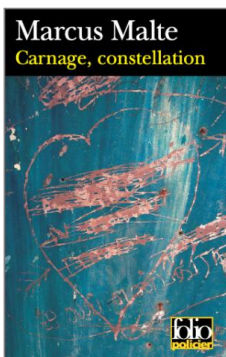
Malgré tout, ça n'a plus jamais été tout à fait pareil, après ça. Césaria est resté près d'un mois sans mettre le nez dehors, presque sans bouger, allongé sur son matelas. Il avait froid. Il a beaucoup réfléchi. C'était la première fois qu'il réfléchissait autant. Il a compris que la vie était une drôle de chose. Étrange. Insensée, sans doute. Qu'il fallait s'attendre à tout, à rien, ne rien attendre. Et pourquoi Casper avait-il changé d'avis, la première nuit, sur le banc ? Casper le fantôme, le gorille, le solitaire. Pourquoi l'avait-il adopté, lui ? Casper aurait pu lui briser la nuque avec deux doigts. Il lui a tout appris. Tant qu'à faire, Césaria aurait préféré se donner à lui, pour la première fois. Se donner. Il n'était pas obligé. Il était libre. Il n'a jamais su combien de pulls portait Casper, les uns sur les autres. Des couches et des couches de pulls, de chemises, de tricot, qu'il ne quittait jamais même en été. Et par-dessus, son vieil imper gris. Ou peut-être qu'il était bleu. Il ne l'a jamais vu torse nu. Il n'a jamais touché sa peau. Sa crasse. Sa sueur. Tant qu'à faire...

Casper continuait de percevoir son dû, aux carrefours. Entre des rangées et des rangées de voitures. Il apparaissait, disparaissait. Lui ne choi-

sissait pas ses cibles. C'était un blaireau dans sa Porsche, une mémé dans sa Twingo, un étudiant dans sa 4L. N'importe qui dans n'importe quoi. La terre entière avait une dette. En fin de journée, ses poches étaient lourdes. Il achetait des kilos de thé en sachets.

Peu à peu la douleur, physique, s'est estompée. Au bout de trois ou quatre semaines, Césaria pouvait s'asseoir sans grimacer. Et le reste. Dieu se manifeste parfois par des voies subalternes, surprenantes. Césaria s'est accordé une semaine supplémentaire. Pour réfléchir, encore. Être sûr, si tant est qu'on puisse jamais l'être. Après quoi il s'est levé, c'était un soir, il a mis une boîte de cassoulet à chauffer sur le réchaud, puis il est sorti. Casper n'était pas encore rentré.

Césaria est revenu à l'aube. Fraîche et claire. Un ciel débarrassé. La tôle avait les reflets d'une toute petite mer. Le sable humide du chantier. Il frissonnait. Casper ne dormait pas. Il a regardé Césaria comme il le regardait toujours. Longtemps, ses yeux froids. Il a grogné. « Me fais plus jamais ça ! » il a dit. Il voulait dire de partir comme ça sans prévenir, sans dire où il allait. Il avait dû s'inquiéter. Césaria a ressenti comme une piquûre d'abeille, une petite dose de bonheur qui l'a soulevé à quelques centimètres au-dessus du sol. Il a sorti la liasse de sa poche et l'a posée sur la caisse renversée. Beaucoup plus de pognon qu'à l'ordinaire. Casper a jeté un œil, puis s'est tourné de nouveau vers Césaria. Ses yeux étaient froids mais le blanc virait au rouge par manque de sommeil. Ils se sont regardés longtemps, ce matin-



Carnage, constellation Marcus Malte

Cette édition électronique du livre
Carnage, constellation de Marcus Malte
a été réalisée le 08 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070344666 - Numéro d'édition : 149298).

Code Sodis : N52408 - ISBN : 9782072468568
Numéro d'édition : 241952.